

# Je me souviens du 8 mai 1984

Il est de ces événements, joyeux comme malheureux, qu'on aime commémorer. Il y en a d'autres, au contraire, qu'on s'évertue à vouloir oublier. Le 8 mai 1984 est l'un de ceux-là.

J'étais à l'époque animateur des débats de l'Assemblée nationale, lorsque Denis Lortie, un militaire lourdement armé, a fait irruption dans l'hôtel du Parlement, à Québec. Comme un tireur fou, il avançait au pas de course en faisant feu de tous côtés, un peu comme un commando. Sa démarche meurtrière visait des députés de l'Assemblée nationale, notamment ceux du gouvernement du Parti québécois qu'il accusait d'être responsable de tous ses maux. Il était venu en visite de repérage, la veille, en se fondant parmi un groupe de touristes, et était de retour pour réaliser ses bas desseins.

Quelques minutes seulement avant d'entrer en ondes, le 8 mai 1984, à 9 h 50, je me rappelle être resté estomaqué en le voyant apparaître à l'écran du moniteur que je regardais, tranquillement assis dans mon studio de télévision, à deux pas du drame qui se déroulait. J'ai même mis plusieurs secondes avant de réaliser ce qui se passait vraiment, convaincu que l'équipe technique était en train de me jouer un tour. Mais non, c'était un attentat réel auquel j'étais en train d'assister en direct, comme ceux qu'on voit dans les films.

Trois personnes sont mortes ce matin-là et 13 autres ont été blessées à des degrés divers, sans parler des dizaines d'autres qui ont subi un choc psychologique. Trois personnes qui ont donné leur vie et qui sont tombées au nom de quelqu'un d'autre. Elles n'étaient pas les cibles du tueur, mais des victimes innocentes de balles perdues. Je me souviens que, dès le lendemain de l'événement, on s'empresait de faire disparaître les traces du carnage et les traces laissées par les balles, pour oublier et mettre ce malheureux drame derrière nous le plus rapidement possible.

Un groupe de jeunes dans la fin de la vingtaine, avec qui je discutais récemment du malheureux événement, a paru incrédule lorsque je leur ai dit que la fusillade avait fait trois victimes. Voilà ce qui arrive à force de vouloir faire comme si de rien ne s'était produit. Ailleurs, dans d'autres pays, on considérerait comme des héros ceux qui sont tombés sous les balles à la place de celles et de ceux que le peuple a choisis pour les gouverner. Chez nous, le nom des victimes de la fusillade n'est écrit nulle part et leur sacrifice est même en train de disparaître de nos mémoires.

Je comprends qu'on cherche à oublier un grand malheur. Mais il m'apparaît, quant à moi, qu'au moment où les députés se précipitent pour prendre la parole chaque fois



Photo Les ARCHIVES

*J'étais à l'époque animateur des débats de l'Assemblée nationale, lorsque Denis Lortie, un militaire lourdement armé, a fait irruption dans l'hôtel du Parlement, à Québec.*

qu'on commémore le drame de l'École polytechnique par exemple, on fait comme si l'on voulait pousser le 8 mai 1984 sous le tapis, pour ne plus y penser. Faire comme si ça ne s'était jamais produit.

Je crois, au contraire, que ces trois personnes, tombées sous les balles à la place des autres, méritent tout notre respect. Cette sombre page, qu'on le veuille ou non, fait partie de notre histoire, avec un grand «H». À l'époque où toutes sortes de plaques rappellent toutes sortes d'événements, il y en a une qui devrait figurer en bonne place

sur les murs de l'hôtel du Parlement. Elle n'y est pas. C'est celle qui commémorerait le drame survenu le 8 mai 1984 et qui nous permettrait de nous rappeler la mémoire de Camille Lepage, de Georges Boyer et de Roger Lefrançois. Moi, je veux me souvenir du 8 mai 1984.

**Richard Thibault**  
N.D.L.R. — *Richard Thibault dirige une entreprise de communication spécialisée en gestion de crise et était animateur des débats de l'Assemblée nationale au moment de la fusillade du 8 mai 1984.*